

Interview de Tifenn.

Le 25/05/2011



Philippe Marcelé :

Tifenn, je te connais depuis plusieurs années et j'ai pu constater des évolutions dans ton travail. Mais toujours il reste axé sur la personne humaine. Ou plutôt sur des personnes humaines et pas n'importe lesquelles, celles de ton entourage le plus proche, de ta famille notamment, voire ta tienne propre. Or, ces personnes, tu en donnes une représentation que bien des gens jugent cruelle ou, pour le moins, caricaturale. J'aimerais savoir ce que tu penses de cette impression que ton travail peut donner au premier abord ?

Tifenn :

C'est une remarque qui revient régulièrement, on me demande parfois si je n'ai pas de « comptes à régler » avec mes proches, ou si ce n'est pas une occasion d'exprimer sournoisement tout ce que je ne pourrai jamais dire à mon entourage proche, sans qu'il ait un droit de réponse. C'est dommage, parce que ce n'est pas le but de la manœuvre. Certains travaux ne montrent pas mes proches à leur avantage, c'est peut être une raison qui fait que je ne leur montrerai probablement jamais le résultat! Même si j'aime rire d'eux, ou que certains dessins ou modelages peuvent paraître acides, c'est généralement bienveillant. D'ailleurs, si je méprisais ma famille, je ne prendrais pas la peine de lui consacrer la majorité de mes fabrications...il y a de la caricature, mais de l'intérêt surtout.

Ph M.

Je tiens à préciser que je n'ai jamais vu de cruauté ni même de caricature (bien que tu reprennes le

terme) dans tes productions. J'y vois au contraire, beaucoup de tendresse (la tendresse n'est pas obligatoirement dans le joli). Je n'ai posé la question que pour connaître ta réponse. Mais j'y vois aussi un traitement artistique dont les partis pris gênent parfois. Nous y reviendrons. Mais pour l'instant, je voudrais en rester à tes thèmes de prédilection, à ce que tu montres.

Dans ma première question j'établis une distinction entre la personne humaine et des personnes humaines. C'est à ces dernières que tu t'intéresses, pas à une abstraction. Tu as besoin d'observer des êtres concrets et s'il y a de l'universel dans ton travail, tu l'atteins à travers l'observation d'individus particuliers. Es-tu d'accord ? De ce point de vue, ton intérêt pour ta famille, ne vient-il pas aussi que c'est elle qu'il t'est le plus facile d'observer dans le détail ? En clair, te situes-tu dans le mouvement à la mode sur l'intime et (ou) l'autobiographie, ou cet intime est-il seulement pour toi le premier poste d'observation de ce qu'on pourrait appeler en général, la « comédie humaine » ?

Tifenn :

Ma famille est aussi une famille. Elle connaît des particularités mais aussi un caractère plus « général » dans lequel chacun peut se reconnaître. J'aurais très bien pu faire cette extrapolation du particulier à l'universel en passant par d'autres groupes d'individus, mais cette tribu là était celle que je connaissais le mieux, c'est un vivier de modèles et d'expressions qui est un permanence à ma disposition. C'est d'abord par commodité. Après pour ce qui est de cette mode de l'autobiographie...je la regarde de loin. Je n'ai jamais travaillé dans le but de m'exposer. Il y a différents types d'autobiographies qui sont à la mode en ce moment. Dans la bande-dessinée surtout. Je pense à des gens comme Pénélope Bagieu et tous les bébés plagés qu'elle a engendré après son succès commercial. On pourrait croire qu'à travers mes dessins et cette thématique du quotidien, que nous avons des points communs. C'est simple: je déteste ce travail. Je le lis comme une bande-dessinée « nombriliste, » qui présente les femmes comme des femelles qui ne parlent que chiffons ou menstruations . J'espère, j'espère (!) me situer à un niveau moins futile et superficiel, même si ça peut paraître prétentieux. L'autobiographie, c'est l'écriture de soi. Je ne sais même pas si je fais de



l'autobiographie, puisque je parle surtout d'un entourage...

J'essaie d'en parler avec pudeur: les faits sont souvent altérés; la caricature ou le côté théâtral masquent plus ou moins une vérité crue et que je ne veux pas exposer telle quelle. Je ne fais pas de reportage, comme je ne cherche pas, non plus, à exhiber ma vie privée, ce que je trouverais déplacé, sale et ennuyeux (là je pense à une autre BD autobiographique qui s'appelle « Fraise et Chocolat »...). Il ne s'agit pas d'éclabousser les gens avec le jus de mon linge sale, mais d'avoir un échantillon à étudier pour comprendre, à une autre échelle, une société. La référence à la « comédie humaine » de Balzac permet de placer ma démarche



dans une tentative d'inventaire, de répertoire des individus d'une espèce. En effet, les premiers que j'ai sous la main sont mes parents. Mais au delà de ça, il s'agit de parler d'une « catégorie », d'un « univers construit » auxquels ils se rattachent. Les travaux insistent sur le motif familial, axe central de ma pratique, comme sous système (microcosme) ouvert sur le système social (macrocosme).

Ph. M.

Quand je parlais d'autobiographie, je pensais à d'autres auteurs, à Fabrice Neaud par exemple, bien que ni par son graphisme, ni par son esprit, il n'ait quelque chose à voir avec toi. Mais ta réponse conforte ce que je ressentais. D'ailleurs ton référent n'est pas toujours ta famille. Ce n'est pas spécialement elle qui t'a inspiré pour dessiner les figures que tu as découpées et collées ensuite sur des photos publicitaires prises dans des catalogues standards. Il me semble que tu es parvenue à te constituer un univers bien à toi de « personnages » (le mot devant être compris au sens fort) auxquels tu fais appel en fonction de tes besoins. Cependant ne peut-on dire que tous ces personnages ont un dénominateur commun et que tu vises une catégorie sociale précise, celle du petit bourgeois moyen, que tu observes sans nécessairement le juger ? En cela, ne pourrais-tu avoir quelques affinités avec un Binet (bien que lui, soit sans doute plus caustique que toi) ?

Par ailleurs, par delà l'observation amusée, il me semble que ton travail contient une dimension onirique. Ne peut-on voir ainsi ces groupes de personnages à la fois drôles et monstrueux, qui partent en vadrouille à califourchon sur des animaux taxidermisés ? Ces ensembles (sculptures?) dégagent une atmosphère me fait penser à certains aspects du cinéma italien, sans que je puisse avancer un nom ou un titre précis. Fellini peut-être. Qu'en penses-tu ?

Tifenn:

Il y a une récurrence des personnages. Il y a d'abord les grosses bonne-femmes. C'est la ménagère lambda, classe moyenne ou classe ouvrière. C'est celle qui a pour modèle les présentatrices météo et pour idole Sardou. Le bonhomme est moins présent. Et quand il est invité dans l'histoire, je suis d'accord pour dire qu'il ressemble plus à un « bidochon » bedonnant qu'au prince charmant. Bonhomme et bonne femme font la paire. Ils appartiennent à une catégorie sociale, qui a son style ves-



timementaire, ses mœurs, ses coutumes, ses principes souvent bien arrêtés (« on ne pète pas plus haut que son cul », on est économe parce qu'« un sou est un sou », on respecte des aînés etc...). Derrière ces personnages, il y a des goûts, un décor, un monde d'objets, des usages par rapport à ces objets, des habitudes, et donc une manière d'appréhender sa place par rapport à ce décor, mais aussi par rapport à la société, de manière plus générale.



Il n'y avait pas tellement d'entrées du fantastique dans

mon travail, avant que je commence à ressentir le besoin de « m'évader » de cet univers familial-ouvrier-plouc-affectif. J'ai commencé par faire migrer mes bonshommes à dos d'animaux taxidermisés (blaireaux, renards...) vers un terrain plus onirique. Dans mon dessin aussi, il y a eu un peu de monstrueux, d'étrangeté, je crois que j'ai été influencé par des peintres nordiques comme Bosch et Bruegel, qui tous deux; ont traité à la fois de scènes de la vie quotidienne, mais aussi du fantastique, avec des caractéristiques et des visées qui sont les leurs. Actuellement, Quentin Blake joue également sur les deux registres. Dans ma propre pratique, le but commun est de raconter des histoires.

Pour ce qui est de Fellini dont je connais mal les films, je pense que le point commun, même si ça serait prétentieux d'établir un parallèle, se situerait dans une sorte « d'humilité devant la vie ». Ce n'est bien sûr pas moi qui le dit mais Rossellini qui définissait ainsi le néoréalisme, auquel Fellini pourrait être rattaché (même s'il reste un « cas à part »). C'est vrai, plus pour Fellini que Rossellini, que le quotidien est perméable au fantastique, avec un côté parfois burlesque.

Un lien serait plus facile à établir avec le cinéma belge, ou des cinéastes comme Bouli Lanners par exemple: des dialogues absurdes et drôles, des personnages sur le retour, de la fraternité, de l'entraide, de la solitude aussi...une humanité chaleureuse. Quelque chose de patiné, de dégingue mais de rond et généreux.

Ph. M.

J'en viens aux moyens plastiques que tu mets en œuvre. Je laisse provisoirement de côté le dessin (pour y revenir plus tard) parce que je crois que le volume a été ta première forme d'expression, celle à laquelle tu as eu recours le plus spontanément. Ce qui frappe c'est le caractère composite de tes pièces. Elles sont faites d'objets récupérés, de modelages faussement « grossiers », de morceaux de tissus, voire de dessins intégrés. Comment les définirais-tu ? Comme des sculptures ? Des assemblages ? Des installations ? Ou bien, échapperaient-elles à la taxinomie ordinaire consacrée par l'histoire de l'art ? Ce qui n'est pas un crime...

Tifenn:

J'ai commencé avec la terre il y a une dizaine d'années. L'argile est facile: elle offre un résultat satisfaisant rapidement. J'ai vite assemblé des matériaux de récupération, glanés sur les plages ou dans ma poubelle, je n'avais pas de moyens mais l'envie de recycler et de détourner des objets. Je recherchais aussi une patine, un aspect vieilli, qui devait « coller » avec l'aspect naturel du matériau « terre ». Avant, je disais...enfin on me disait (à 13-15 ans on a un peu plus de mal à s'imposer) que je faisais des sculptures. Ça faisait mieux. C'était tout à fait discutable, puisque je faisais du modelage et non de la sculpture (ou de la taille) à proprement parler. C'était plus noble, et ça camouflait le côté un peu dégingue récup' de mes travaux que les gens ou les galeristes pouvaient



trouver rigolo mais qui gênait la vente. Ce qui ne m'a pas fait changer de méthode pour autant. Je l'ai d'ailleurs intensifiée dans des ensembles plus importants, ou l'argile n'était qu'un matériau parmi d'autres (je pense à la « grande installation »). Mes productions ont donc été définies différemment selon les besoins, lors d'expositions plus sérieuses on les a appelées « montages » ou « installations » (ça faisait plus « contemporain »). Mais là tout est question de milieu et de juge. Pour ma part, je les appelle mes « bidouilles » ou mes « bricolages ». Ce sont des termes plus proches de la réalité du processus de fabrication, qui est très artisanal.

Ph. M :

Je crois que le modelage est un procédé revendiqué par les sculpteurs. Mais ce n'est pas le plus important, d'autant qu'il n'est qu'un aspect parmi d'autres de ton travail. En employant les termes de « bidouilles » ou de « bricolages » tu mets l'accent sur ce qu'il a d'empirique et de non codifié. Mais, n'est-il pas plus? Ces pratiques collent singulièrement bien avec ton propos. Je veux dire par là, que ces « bidouilles » ou ces « bricolages » servent l'émergence des formes ou des figures qui constituent ton univers. D'ailleurs, lorsque tu en viens au dessin, forme classique, ce sont encore ces formes et ces figures qui surgissent. Es-tu d'accord?

Tifenn :

Je mets surtout l'accent sur le côté manuel et artisanal qui occupe beaucoup de temps dans ma pratique. « Bidouille » ou « machin » dans l'idée que j'en ai, c'est aussi de l'ordre du spontané, de la maladresse. L'argile est une matière malléable, mais souvent c'est cette matière qui a « le premier mot »: c'est sa plasticité, ses aspérités qui peuvent donner les bases, la structure d'un personnage, qui demandera peu de manipulations pour « émerger ». J'ai toujours trouvé que c'était un matériau particulièrement coopérant. Pour ce qui est du dessin, qui est une pratique plus « récente » dans mon cas, il offre aussi une très grande rapidité de réponse et une élasticité de possibles. Là également, il faut peu de choses. Töpffer le dit par exemple dans ses « Menus Propos d'un peintre genevois »: il suffit de quelques éléments pour constituer la figure humaine: même le dessin le plus simple (simple ne veut pas dire mauvais) qui soit - prenons l'exemple du dessin d'enfant - peut exprimer un visage. Il suffit d'un rond avec deux points pour les yeux et un trait en dessous pour la bouche, et vous avez une tête. (dont on ne peut pas encore dire qu'elle soit bien faite ou bien remplie, mais qu'elle a des yeux pour regarder et une bouche pour parler, ce qui est déjà beaucoup)

Et par ailleurs, entre en compte le facteur « spontanéité » du dessin, qui laisse au hasard et à la



rapidité d'exécution, un rôle constructif dans la création. Mais ça n'est pas toujours évident de maintenir la porte ouverte à la spontanéité, surtout quand les idées de « maîtrise », de résultat, de réussite, viennent toquer à la fenêtre au même moment.

Ph. M :

Ce que tu viens de dire sur le dessin est très important. Aussi, j'aimerais que tu poursuives un peu sur ce médium dont tu dis qu'il est « une pratique plus récente ».

Comment est-il arrivé dans ta pratique ? A-t-il représenté un tournant, une mutation dans ta réflexion ?

C'est un fait, qu'il s'est immiscé un peu partout dans tes productions et qu'est apparu un intérêt nouveau pour la bande dessinée qui est à mettre en relation intime avec lui, je pense. Pour autant, je n'ai pas le sentiment d'une rupture par rapport aux périodes précédentes, mais plutôt un enrichissement, une diversification...

Tifenn:

je dis récent parce que j'ai commencé à produire et à exposer autour de 2000, j'ai toujours dessiné mais en « à côté »...je faisais de rares croquis pour mes travaux en volume, je dessinais beaucoup pendant la classe. Au lycée, j'ai dessiné un peu plus, je me suis rendue compte, qu'à défaut de jouer de la guitare pour draguer les minots, cette pratique pouvait constituer un atout aux yeux du sexe opposé. Arrivée à l'université, ce n'est vraiment qu'en licence 2 (2005 ou 2006?) que j'ai développé (grâce à ton atelier qui portait sur la narration, c'est un fait!) le dessin. Il a d'abord été transposé à des strips ou des BD de trois ou quatre pages tout au plus. Simultanément à cette découverte de la BD et ses possibilités, je trouve que mes modelages se sont assouplis, ils ont perdu un peu de leur côté patauds, ils sont devenus un peu plus « graphiques », un peu plus souples et fous. Mais mon dessin s'appuie, et se nourrit également du modelage, avec toujours, une préférence pour la figure humaine. Finalement, je pense que ces pratiques se complètent bien. Lors d'une exposition à l'Orangerie du Thabor à Rennes, les dessins et les bricolages étaient présentés ensemble, en « miroir ». Parfois certains personnages de BD migrent vers des modelages et inversement. J'ai aussi fait des essais d'intégration de phylactères à mes assemblages, comme une espèce de bande-dessinée qui suit toujours une logique narrative, temporelle,



mais en volume. Mais ce sont des expériences que je n'ai pas vraiment poussé, il y aurait sûrement des choses à creuser de ce côté là!



Ph. M :

Plus haut, tu as fait référence à Töpffer qui, justement, accordait une importance particulière au dessin par le biais de sa théorie du « trait graphique ». Il y voyait le moyen d'une notation rapide, non savante mais expressive, et surtout à la portée de tous. Il pensait même aux dessins d'enfants ou aux gribouillis sur les murs. Bien que ces idées datent de la première moitié du XIX^e siècle, elles anticipent significativement celles d'un Dubuffet par exemple. Or je sais que Töpffer comme Dubuffet sont des personnalités qui ont (ou ont eu) une grande influence sur ta pensée. Comment te situerais-tu maintenant par rapport à ce qu'on a appelé (à la suite de Jean Dubuffet) « l'art brut » ?

Tifenn :

C'est une appellation très vague qui connaît plusieurs définitions et qui maintenant est assez « branchée », et malmenée. Jean Dubuffet a créé ce terme pour



désigner un type de production spécifique, qu'il a été amenée à découvrir par le biais d'amis ou de collectionneurs comme Prinzhorn. L'« art brut » découpe dans le champ de l'art, un patchwork (un patchwork est par définition hétéroclite) d'artistes, avec pour dénominateur commun: « l'amateurisme », la rupture avec les conventions esthétiques telles que Dubuffet les définit dans « as-

phyxiant culture ». On l'a présenté comme un art de la spontanéité, de l'authenticité, de la naïveté, de la folie aussi. Ma santé mentale va bien, je ne suis pas « médium spirite », ni indemne de toute culture artistique. Ma production ne peut donc pas être qualifiée de « brute ». Mais il est vrai qu'elle établit des relations formelles avec ce type de création (récupération, apparente maladresse, caractère quasi obsessionnel de certains motifs, aspect décoratif, parfois naïf...).

L'expression « art brut » est indissociable de son initiateur Jean Dubuffet, elle l'est aussi de son contexte d'énonciation contestataire. Alain Bourbonnais, dans ce sillage, avait proposé un autre terme, plus ouvert celui-ci: « art hors les normes ». je trouve que cette expression a quelque chose d'un peu « monstrueux », « d'anormal », alors qu'il est difficile de définir ce qu'est la norme. Je lui préfère celle « d'art singulier » (toujours selon Bourbonnais), traduit en anglais par « outsider art ». Il permet, sous une appellation commune, de souligner justement, les particularismes des créations qu'il regroupe. Mais ça reste très vague. Art Brut comme art outsider ou singulier, ces expressions, du fait de leur caractère « approximatif », sont « repiquées » ou « greffées » sur des productions qui n'ont rien à voir. À des fins commerciales par exemple. Il y a aussi des artistes qui je pense, sont sincères dans leur démarche, parce qu'admiratifs de certains artistes bruts, mais qui en les singeant, ne leur rendent pas un hommage des plus flatteurs. Prendre un bout de ficelle de cuisine, un bois flotté et dessiner un bonhomme comme un gamin de maternelle ne sont pas les ingrédients qui garantissent une bonne recette. D'ailleurs, il n'y aurait pas, à mon avis, de recette dans l'art brut! Mes travaux ne se rattachent pas à une mouvance quelconque. Je préfère parler d'influences multiples avec lesquels je ferais ma propre cuisine.



Ph. M :

Je me sens très proche de ton analyse du concept « d'art brut » et de ce qu'il représente. Il me semble que le problème se pose d'ailleurs en des termes similaires, malgré des différences évidentes, avec le concept « d'art populaire » auquel on l'associe parfois, ou auquel on identifie globalement (sans trop y réfléchir) des médiums comme la bande dessinée. Cela étant dit, tout en étant prêt à reconnaître que l'espoir d'un Töpffer d'avoir inventé un médium accessible à tous et pour tous, soit en soi, très séduisant...

Donc, je comprends fort bien, que tu préfères parler « d'influences multiples ». Cependant, aussi multiples soient-elles, je pense que ces influences sont aussi circonscrites. Tout ne t'influence pas. J'ai cité Töpffer et Dubuffet et je crois que tu as, en effet, une affinité tant théorique qu'artistique avec ces deux personnalités. Dans l'art actuel, on pourra probablement citer des gens comme Benoît Jacques. Mais ce n'est qu'un exemple. Te serait-il possible de te situer ? Tout en sachant, bien sûr, ce que cette demande peut impliquer d'assimilation toujours un peu forcée...

Tifenn :

Je regarde aussi vers des auteurs comme Benoît Jacques. C'est un auteur de BD dite « alternative », et donc en marge. Mais pas seulement. Je pense qu'il est plasticien également. De même, ses Bds par leur nature ou leur discours tapent dans plusieurs registres, qui sont cousus ensemble: dessin d'enfant, illustration pour enfant, collage, assemblage, BD, installation. C'est un amalgame qui ne se préoccupe pas tellement de catégories. Il fait « partie » de l'art actuel mais il agit résolument en marge. On ne peut pas dire qu'il y ait beaucoup d'affinités avec un....je cherche un exemple dans l'art contemporain médiatico-« bankable » mais je ne trouve pas d'élément de comparaison. Parce qu'il n'y en a pas! Benoît Jacques ne procède pas : ni du même milieu (celui des foires parisiennes), ni du même registre, ni des mêmes thématiques...et pourtant Benoît-Jacques existe, il fait partie lui aussi de l'art actuel, immédiat, celui qui est en train de se faire en ce moment même. C'est très curieux. Un début d'explication peut être donné par Laurent Danchin, qui est maintenant, et notamment à travers ses ouvrages, un des principaux défenseurs de l'art brut en France. Il explique que dans notre pays, comme ailleurs sans doute, le mot « contemporain » est malmené voir même détourné de sa signification initiale: il ne définit qu'une partie émergente de l'iceberg artistique, en général soutenue par les institutions et les médias. Cette utilisation abusive occulte ainsi bon nombre de créations, dont la BD (jugée populaire, de second ordre...parfois on lui concède une place mais c'est avec un regard condescendant ou bien « anthropologique », je ne reviendrai pas sur les problèmes de légitimité dont souffre encore la BD aujourd'hui, Thierry Groensteen en parle très bien dans « objet culturel non identifié ») et des artistes polymorphes ou « inclassables » comme Benoît Jacques. Ce dernier n'est pas un « artiste homologué », il en passe donc par des « circuits parallèles »: auto-édition, librairies spécialisées. On l'a vu dans le festival de BD alternative « Périscopages » à Rennes...

Et pour répondre à ta question: je me sens plus proche d'un Benoît Jacques que d'un Jeff Koons pour prendre un exemple caricatural. Non, je ne me reconnais pas, la plupart du temps, dans ce qui m'est proposé par les FRAC ou certaines grandes expositions parisiennes où je, disons le franchement, m'emmerde. Pourtant j'aimerais bien y prendre plaisir, mais non. L'inverse m'aurait facilité la vie: je n'aurais pas ce sentiment culpabilisant d'être une plouc ringarde qui ne comprendra jamais rien à ce qu'il est de bon ton d'aimer ou de comprendre.

Ph. M :

Je ne vois vraiment pas pourquoi, tu



devrais ressentir ce qui fait ta singularité comme une « ringardise ». D'ailleurs, je ne te trouve pas en dehors des problématiques de l'art actuel. Des pratiques comme le recyclage, l'assemblage, le développement en réseau potentiellement infini - je pense à ta « grande installation – sont autant de pratiques repérables dans l'art contemporain. Mais tu ne te reconnais pas dans tout, ce qui est bien normal.

Je sais que beaucoup de questions restent encore en suspens. Mais ne pourrions nous clore cet entretien par une ultime question que tu te poserais à toi-même parce que je n'aurais pas su te la poser ou que je n'y aurais pas pensé. Et ta réponse à cet autoquestionnement serait la conclusion... D'accord ?

Tifenn :

Non, en terme de fabrication ou d'opérations plastiques, je suis d'accord pour dire que je ne suis pas tout à fait en dehors. Il y également des thématiques (comme l'autobiographie dont on a parlé) communes. Disons, qu'il y a beaucoup de choses qui me laissent insensible. Et d'autres non. Comme tu le dis, je ne peux pas me reconnaître dans tout.

Une question à moi même...quel sera mon prochain travail et à quoi il pourra bien ressembler: j'ai plusieurs petits projets qui se bousculent au portillon, une suite au livre de cuisine « la Perspective de faire la cuisine » (co écrit avec Stéphanie Boudjema), une série de livrets qui risque de s'appeler « la Tifantrie »(un poil narcissique) avec un recueil de mes derniers travaux en dessin, de nature diverse. Il y a encore à faire!

Ph. M :

Oui, il y a encore à faire. Et à trouver le temps pour cela, puisqu'à partir de l'année prochaine, tu vas te retrouver professeur. Mais on t'appellera Madame, ce qui te posera socialement... En tout cas, ça fera un changement.

Tifenn, il ne me reste plus qu'à te remercier

